Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 70 (1967)

Artikel: Frère Lai : poèmes

Autor: Cuttat, Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-558786

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

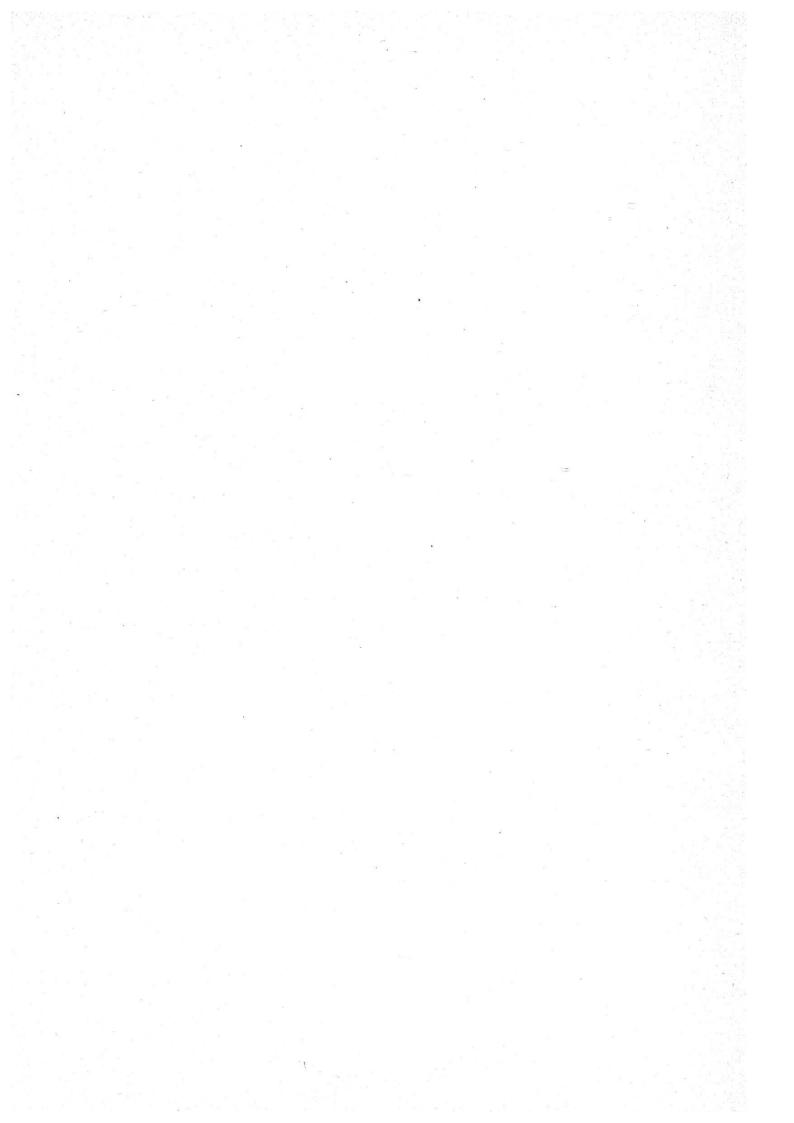
Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JEAN CUTTAT

FRÈRE LAI

Poèmes



FRÈRE LAI

1

Je suis le frère lai du couvent des amours. Sur ma porte "Jamais" s'enlace avec "Toujours" et mon cœur s'en remet à la cloche du jour. J'habite la clarté romane de la pierre, beau navire au verger des vagues maraîchères, barge de charité moutonneuse et bergère.

Dans ce riche vaisseau haut voilé de prières je suis un matelot consolé de la mer, frère noir des roseaux, des franges, des lisières.

Mes yeux se sont éteints dans les terres de fouilles dont j'arrache à deux mains un petit dieu de houille, luminaire incertain, rongé, perdu de rouille.

Du moins ce que je sais c'est ma main qui l'exhume. En moi tout a cessé de bruire et sur l'enclume assourdie du passé le bois mort se consume.

Nul ne vient plus de loin me parler au parloir. Fumée sont mes lopins de gloire et les couloirs me tirent par la main vers les plains-chants du soir. C'est une mélopée coulant sur les rivières, un souffle, une flambée de roses sur la mer, une nativité cachée dans les fougères.

Ici la pierre est nue et la prière est pure et tout le songe est bu. Sur la dalle future mon ombre de statue fait la pleine mesure.

Du fol embrassement d'ivresse et pourriture est embrasé le chant, brandon, braise, mouture, puis poudre d'ossements balayée sous la bure. Si l'homme est du limon de rien je n'ai vergogne. J'embrasse les torchons de ses basses besognes. J'épouse des bas-fonds la chair et la charogne.

Mais le soir aux bougies dans le vieux livre d'heures où je calligraphie, en lettres de couleurs j'écris " Joie ", j'écris " Vie ", j'écris " Je n'ai plus peur ".

En moi ce n'est plus moi qui vis mais le Seigneur. J'enlumine sa croix de rayons et de fleurs. Dans les veines du bois tout rouge j'écris " Cœur". Le Christ est comme un cri répercuté de roc en roc et je bénis, déchiré par le coq, le sillon d'aujourd'hui déchiré par le soc.

Oyez comment je crie moi qui crie à la mort. Mes chevaux sans merci ont dévoré leur mors. Au cœur d'amour épris sonne le corps à corps.

Sept épées, sept épées!
J'ai plié sous le choc
au fort de la mêlée.
Rouge et rouge est l'estoc
et rouge la saignée
des noces dans ses loques.

Du lieu dit Golgotha au sommet du Thabor on ne rebrousse pas et là où fut la mort aussi fut la Pietà dolente sur fond d'or.

O femme, ce fardeau de chair où le sang coule, prends-le dans ton manteau creusé comme la houle. La pierre du tombeau c'est sur nous qu'elle roule.

Frères, la mort est là mais que voulez-vous d'elle? Elle vient sur nos pas reprendre ses poubelles, ce fol amour au tas jeté avec ses ailes.

Je ramasse en priant ces débris de velours. Je veille sous l'auvent des maisons sans secours. Je suis le mendiant de la tombée du jour.

Car mon amour à moi est ceint de solitude. Mon Seigneur est mon droit et nulle servitude n'entrave plus ma voix rugueuse et mes mains rudes.

De plus loin que la faim, la soif et la sueur, comme toi par les mains pendu dans l'épaisseur, le vieux silence humain contemple son Seigneur. Regarde les amants dans leur quête barbare. Ils ont usé leurs dents leurs doigts et leurs regards aux os de leurs serments mais la soif les sépare.

Voici tes rois errants courant le long désert du désir et du sang et les sables amers où tant de fois passant j'ai crié vers la mer.

Oh! j'ai crié, c'est vrai, quand j'étais sur ce bord. En moi cette forêt de mâts remue encore. Une ancre de regret rouille au fond des vieux ports. J'ai pesé dans mes bras le poids brut de l'amour, la pierre et les gravats, les taudis et les tours. J'en ai dressé l'état, le chiffre et le contour.

Seigneur, pour les amants je te demande à boire. J'ai scellé leurs serments. J'ai signé leurs pouvoirs. Au mur de leur tourment j'ai cloué l'oiseau noir.

Pour étancher leur foi il faut que tu dépêches un ange sur leurs voies. Si le cœur se dessèche Noël n'est plus qu'un toit crevé sur une brèche. Les bergers des hameaux dans la minuit cheminent au son du chalumeau. Clochettes et clarines au cou des animaux réveillent les collines.

Noël et ses troupeaux piétinent dans la neige. Les anges, les pipeaux accordent leurs arpèges. Les rois sur leurs chameaux s'ébranlent en cortège.

Maintenant laissez-moi. En cette nuit de givre où vous allez au bois je vous vois sans vous suivre du haut de cette croix où le clou me fait vivre. Ferme sur le printemps tes volets, ma douleur. A deux mains protégeant la lampe du veilleur aux chapelles du temps j'apporte ma lueur.

Quand reviendra le temps d'amour dessus la terre, depuis longtemps, longtemps les faibles feux d'hiver que furent mes instants connaîtront leur lumière.

Mais ce soir mon printemps brûle toutes ses fleurs. Ma vie comme un encens fume à travers mes pleurs et j'invoque en brûlant tes icônes, mon cœur.

PETIT OFFICE DU FRÈRE LAI

Matines

Sur les marches du trône dont j'use le pavé, sur les saintes icônes que j'use de baisers j'use Dieu comme un Rhône use le roc. Ave!

Laudes

Comme une mère en mal d'enfant se donne mûre à ses douleurs, comme se brûlent les amants dans les sombres forêts du cœur, ainsi dans le soleil levant s'embrase ma vallée de pleurs.

Prime

Non, non, je ne suis pas puissant. Aucun n'a pouvoir sur la mer. Mais dès qu'il souffle un peu de vent dans les arbres du monastère, vers toi je monte, frissonnant, dans le clocher de ma prière.

Tierce

Oui, j'ai aimé ce monde, son grand amour taché. Aujourd'hui Dieu me sonde et je rends mon péché à la terre féconde. O frère, il faut bêcher.

Sexte

Combien faut-il de coups de pic pour niveler le Sinaï? Moins que de coulpes, de suppliques pour me laver du mal haï. Ah! je la porte à bout de pique ma solitude en Dieu. Ay!

None

Voici la margelle et le seau, voici le puits, voici la chaîne et puis le joli bruit de l'eau. Et tout le jour à la fontaine je me suis battu — Hisse ho! — contre la sécheresse. Amen.

Vêpres

Dans le jardin du réfectoire, au tombeau du saint il y a toute seule une rose noire. Sur cette rose qui brûla vous êtes la rosée du soir et je vous bois. Alléluia!

Complies

Sur ma langue ton nom.
Sur ma peau ton emblème.

Le pain dans sa cuisson
tel est tout mon poème.

Tais-toi, bouche, bourdon,
oh! tais-toi, cœur qui aime.

PSAUME DE LA MIGRATION

1

Je vais, je viens des jardins aux fontaines. Je suis gardien d'oiseaux, pêcheur de peines et Dieu soutient mes peines et mes veines. Tu me gardais, règle du solitaire. Pain noir et lait suffisent au salaire de qui ne sait que prier et se taire.

Suis frère lai et ma tâche est profonde. Dur le crochet qui tient ma barque à l'onde. Lourd le filet des amours de ce monde. Dans ce couvent où est le sang du Christ, vase d'argent scellé sur une liste de pénitents guéris de leur mal triste,

dans ce châteaufort, cette forteresse,
dans ce vaisseau
fort de tant de richesses,
proue du Très-Haut,
hauturier qui ne cesse,

dans ce brisant
haut bâti sur la mer,
gorgé d'encens,
ivre d'oiseaux de guerre,
le vieux volcan
gronde et bout sous la pierre.

J'eus quarante ans, quarante années de songe, un cœur puissant vivant sa vie d'éponge et tout ce temps de prière et de plonge

comme charrue laboura l'univers. Car j'étais nu, rocaille, maigre terre. Un Dieu têtu me fit arbre et lumière.

Ainsi vêtu de frémissant feuillage, j'aurais vécu l'immobile sillage et répandu mon ombre: mon ouvrage. Mais les autans, les flux, reflux d'amour de trop d'enfants volés m'ont rendu lourd. Il n'est plus le temps de leur porter secours.

C'est la saison des fièvres, des orages, c'est la mousson des oiseaux de pillage qui s'abattront sur nos cœurs par nuages.

Hordes des eaux, des vents et des cratères, griffons, gerfauts, striges, guivres, chimères comme des faux vont moissonner mon aire. J'eus quarante ans d'insomnie sous la ronce, un cœur battant dans la chair sans réponse comme un battant dans sa cloche de bronze.

Ainsi repu de toute ma clameur, tocsin recru d'effroi, beffroi de peur, semence et pus de ma propre tumeur,

je suis l'arpent des morts sans sépulture, le père à ban de sa progéniture, mort et vivant, sonneur de néant pur. J'enterrerai mes croix, mes vierges noires, je forcerai le Saint dans ma mémoire, je couverai sous moi le feu de gloire.

L'arbre assailli il vit de ses racines, il se nourrit du peuple de la mine. Le vent le pille et la vague le ruine.

Arbre, arbre en feu, veilleur du front de mer, j'effrite un Dieu dans mes doigts de poussière, tronc noir, tronc creux, Dieu, mon rocher: cancer! Où sont les voies d'un Seigneur qui se cache? Où sont les proies d'un amour qui me sache? Où, où la croix pour y porter la hache?

Migrations des vampires de l'âme, vos tourbillons saignent le sein d'Abraham et dans Sion je suis le cerf qui brame.

Oh! déliez le tigre et le centaure! Mort aux ramiers tranquilles de mon corps! Sciez, liez, crucifiez l'arbre mort! Ils sont partis.
Bourreau, essuie ton sabre.
En plein midi
torride je suis l'arbre,
le crucifix,
l'absurde candélabre,

quignon de pain rassis jeté aux porcs, totem chagrin que les astres dévorent, absurde et vain tel le sexe d'un mort.

L'arbre pourrit au lieu de sa naissance. Poète, écris ton nom sur la potence. Tout est fini. L'ennui de Dieu commence. Il fait un temps, un temps de demoiselle. L'air innocent bat tendrement des ailes et tendrement la mer porte mon zèle.

Les pêcheries de soleil et de lune, cérémonies du ciel sur la lagune... O poésie de Dieu, ô ma rancune!

Suis frère lai et ma tâche est profonde. Dur le crochet qui tient ma barque à l'onde. Lourd le filet des amours de ce monde.

